

Depuis plusieurs années les livres sur le numérique font florès. En lisant l'ouvrage de Christophe Mevel, on aurait pu dire : « encore un livre de plus ». Toutefois, lire un ouvrage écrit par un enseignant du secondaire, au cœur des mutations des styles d'enseignements liés à l'utilisation du numérique, est plus rare. Généralement ce sont les pédagogues, les philosophes, les sociologues ou les formateurs d'enseignants qui se prêtent à cet exercice, en parlant **de** et **sur** le numérique. L'originalité et l'intérêt de cette enquête ont été de démontrer à la fois les nouveaux rapports enseignants/ enseignés produits par le numérique, la motivation dont font preuve les enseignants et les apprenants face à l'intrusion d'une tablette dans la classe, puis face à son insertion. En effet, jusqu'à présent les enseignants étaient dépositaires du savoir. Aujourd'hui, ils imaginent, à tort, que faire travailler des élèves avec des outils numériques les en dépossède. Certes, les élèves peuvent accéder à la connaissance par d'autres truchements que celui l'École. Toutefois, il ne faudrait pas confondre information, connaissance et savoir. Les apprenants se contentent souvent de l'information prodiguée via les réseaux du numérique, d'où la confusion avec le savoir. L'acquisition du savoir oblige le collégien à faire un effort intrinsèque pour transformer les informations réticulaires en savoir, pour se les approprier de manière personnelle. L'hominisation du savoir passe par la médiatisation de l'enseignant.

L'emploi de tablette, pour de nombreux apprenants, pourrait être assimilé à un apprentissage primaire, car en développant des habiletés ils maîtrisent peu à peu des fonctionnalités jusqu'à découvrir l'outil. Les enseignants doivent donc les aider à ne pas se cantonner dans l'utilisabilité de l'outil mais d'y trouver une utilité. Or, cette utilité résulte du sens conféré à l'outil par l'apprenant. À l'inverse des élèves, la difficulté des enseignants ne réside pas dans l'utilité mais bel et bien dans la difficulté de l'utilisabilité. Les enseignants ne disposent plus d'autre choix que d'utiliser un outil numérique. L'auteur souligne la croyance des enseignants dans ces « native digital », pensant, à tort, que tous les élèves dominent le numérique. Se servir d'une tablette en classe pour des apprentissages sérieux n'a rien à voir avec l'utilisation personnelle qu'en font les apprenants chez eux car ils se focalisent sur des savoirs ou des plateformes qui les intéressent. Or, à l'école tous les apprentissages ne passionnent pas d'emblée les élèves. Le numérique les transporte dans un plaisir immédiat et éphémère, alors que l'enseignant travaille sur l'appropriation durable des savoirs. Les collégiens demeurent dans la praticabilité de l'outil et les enseignants, pour la plupart, dans l'intellectualité de celui-ci. Leur difficulté est d'établir des liens entre l'utilisabilité, l'utilité et l'innovation, d'où le sentiment d'une intrusion. Comme si, insidieusement, un corps étranger s'était invité dans la classe. Cette intrusion, pour ne pas dire cette violence symbolique, se fait de plus en plus pressante depuis 2015 avec le Plan Numérique.

Le passage de l'intrusion à l'insertion, c'est-à-dire de la découverte à la domestication de l'objet, au non-asservissement des utilisateurs élèves ou enseignants, s'avère difficile mais très important, car la tablette peut devenir soit un simple objet pour faire des exercices, des auto-évaluations, comme cela se pratiquait avec l'ardoise, soit un moyen pédagogique émancipateur, dans le sens où peu à peu l'élève fait son métier d'élève. Toutefois, il ne faudrait pas que les scénarios technopédagogiques l'emportent sur les savoirs, c'est-à-dire que l'enseignant se focalise sur des scénarios pour reléguer la connaissance et le savoir au second plan.

Avec la tablette, l'enseignant modifie les méthodes et les stratégies d'enseignement pour atteindre ses objectifs pédagogiques. En ce sens la tablette s'apparente à un support pédagogique, tant pour l'enseignant que pour l'enseigné.

À la lecture du travail de recherche mené par Christophe Mevel, on remarque le changement de posture des enseignants, ils passent tour à tour d'enseignants à apprenants. En fonction de leurs difficultés avec la tablette, ils s'approprient ou non les fonctionnalités de celle-ci. À l'instar des apprenants devant un obstacle cognitif,

ils se démotivent, refusent la tablette comme médium au prétexte d'un problème d'utilisabilité.

L'insertion de la tablette dans la classe ne minore pas la place de l'enseignant, bien au contraire. Aussi, Amadiou et Tricot (2014) veulent-ils en finir avec ces mythes du numérique selon lesquels les technologies à elles-seules motiveraient l'élève ou l'enfant à apprendre. Selon eux, la motivation serait dévolue à la tâche demandée. Des tâches jugées inintéressantes par les apprenants restent tout aussi peu motivantes pour les élèves, qu'elles se fassent sur un cahier ou sur une tablette.

Les travaux de ces deux chercheurs et celui de Christophe Mevel se rejoignent sur la différence qui existe entre l'utilisation du numérique à la maison et à l'école; la finalité n'est pas la même. Au collège, le feedback, les « prompts », sont importants pour que l'élève entre dans un apprentissage dynamique, auto-régulé.

Auto-réguler son apprentissage (l'appropriation) oblige l'apprenant à définir des stratégies adaptées, d'où le problème pour lui d'accéder à cet apprentissage et de lui préférer l'effectuation de la tâche. Entrer dans un processus d'apprentissage auto-régulé se fait par les médiations enseignantes, en mobilisant l'élève pour qu'il désire développer des compétences métacognitives et des stratégies cognitives (Amadiou, Tricot, 2014).

Que les enseignants se rassurent, le numérique ne transforme pas l'École et les savoirs. Le numérique accorde une autre façon de dispenser les savoirs. Selon Amadiou et Tricot (2014) la place des temporalités demeure « l'apprentissage de l'apprentissage », il y a une différence entre apprendre ici et maintenant pour résoudre un exercice et s'approprier durablement un savoir qui modifiera le rapport au monde.

La tablette demeure une interface entre l'apprenant et l'enseignant, l'enseignant reste bien le passeur du savoir, ce n'est pas tant l'utilisation de la tablette qu'il doit maîtriser mais bien la transposition didactique du savoir à enseigner pour atteindre les objectifs fixés dans la leçon. La pédagogie reste au centre du problème, face à des tâches répétitives dont l'élève perd le sens. Christophe Mevel, à l'instar d'autres chercheurs, à travers les observations faites en classe, explique que les élèves se démotivent et se désengagent de l'exercice proposé comme ils l'auraient fait auparavant.

L'utilisation de la tablette ne réside pas dans le désir d'apprendre mais dans le plaisir de l'utiliser. L'écueil serait que les élèves et les enseignants se retrouvent dans une conception behavioriste (d'inculcation) de l'acte d'apprendre via la tablette-ce qui anéantirait tout processus d'auto-régulation- et non dans une approche cognitiviste (de construction des savoirs).

Il ne suffit pas d'enseigner avec la tablette pour que l'élève apprenne, comme il ne suffit pas d'enseigner pour apprendre, l'apprentissage étant un processus interactionniste, inscrit dans une situation spatio-temporelle donnée

Si la focale de ce livre est la motivation, de nombreuses problématiques s'y retrouvent de manière implicite, dont celles de la transmission du savoir, de l'acte d'apprendre, de la prescription et de l'innovation pédagogique.

Dans ce livre, l'auteur en tant que praticien réflexif, s'interroge sur la place et l'utilisation du numérique dans l'École, et plus particulièrement de la tablette, comme outil pédagogique motivationnel. À travers ses questions et ses interrogations, il se rallie à celles du philosophe Michel Serres (2012) sur la validité du savoir aujourd'hui, sur la notion de « tête bien faite » et sur les préoccupations des psychologues cognitivistes. L'Outil Numérique et le Savoir seront ce qu'en feront les enseignants et les apprenants : un véritable moyen démocratique d'accéder au savoir sous diverses formes, ou une manière d'instrumentaliser et de réduire les connaissances fondamentales.

Catherine Nafti Malherbe, enseignant-chercheur, Sociologue de l'Éducation à L'UCO.
Angers, octobre 2017.